

Sommaire du No 1154, du 9 juin 1906

Paris, par G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Le parler canadien, par Lionel Montal — La messe rouge, par Jean Canadien — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Sir Alexandre Lacoste, juge en chef de la Cour d'Appel de Montréal — Nouvelle: Le revenant de la Maison Blanche, par H. R. Cattell — Trois épisodes sur Napoléon Ier, par M. C. d'Agrigente — A travers la mode — Le commerce des cheveux — Pour nos jeunes amis — Nouvelle: Le bonheur qui passe, par Serge Fégor — Feuilletons: Sans famille; La Guerre Noire — Musique: Sérénade galante, pour piano, par F. d'Orso — Deux pages humoristiques — Le journal de l'océan — Causerie médicale — Dans le monde de la musique — La mort d'une sainte religieuse — Notre courrier — Nouvelle: Sur l'Albany, par B. Chantel, etc., etc.

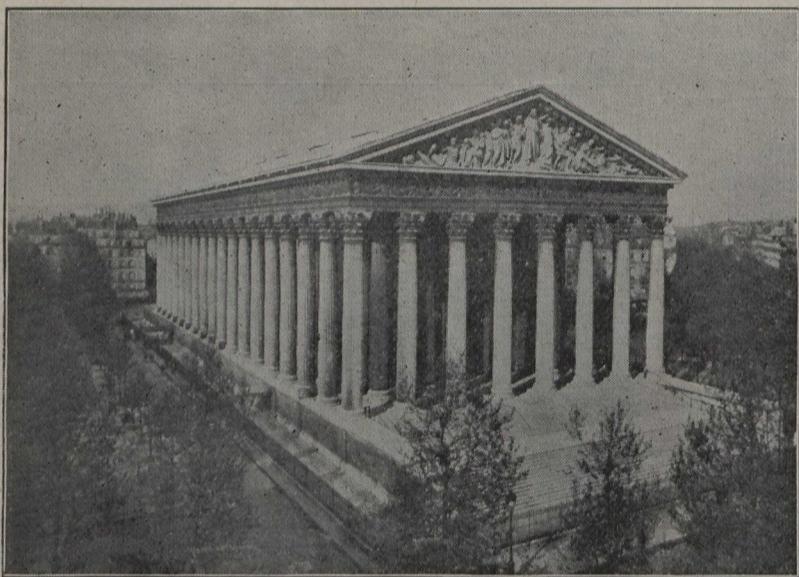
PARIS

III

(SUITE)

LE SERVICE DES EAUX — NOTES HISTORIQUES — AQUEDUC ROMAIN — EAUX DE RIVIERE — EAUX DE SOURCES — MONTRÉAL ET LES LACS DU NORD.

Au commencement du XIX^{ème} siècle, Paris recevait 7,986 mètres cubes par 24 heures, tant par pompes qui la refoulaient, de la Seine, dans 4 réservoirs, que par aqueducs, conduites souterraines ou à air libre, qui l'amenaient des Près Saint-Gervais, de Belleville et de Runjis (Arcueil).



La Madeleine

Paris comptait alors 547,755 habitants recevant 14 litres d'eau, l'un et par jour. C'était bien insuffisant, et il fallut dériver des cours d'eau plus volumineux. On canalisa l'Ourcq, affluent de la Marne. Ces travaux, commencés en 1802, furent terminés en 1838.

Paris obtint de ce côté 60,000 mètres cubes contre 19,000 que donnait la Seine, 300 seulement Arcueil, et 200 les sources du Nord, près St Gervais-Belleville. Les puits artésiens de Grenelle donnent à cette époque, 1854, 900 mètres cubes, soit en tout, au commencement du règne de Napoléon, 80,400 mètres cubes. Et Paris compte 1,170,000 habitants.

Mais la distribution des eaux était toujours insuffisante et défectueuse, les quartiers élevés de Paris n'étant pas desservis et les tuyaux de canalisation étant de dimension trop restreinte. L'Ourcq était contaminé par les marinières, et la Seine ne valait guère mieux. La question de l'eau se présenta, urgente aux yeux de tous et insoluble pour plus d'un.

C'est alors que l'administration en confia la solution à M. Belgrand, ingénieur. C'était l'aurore d'une nouvelle ère.

A la fin de 1854, Belgrand soumit son célèbre rapport sur "Les Recherches statistiques sur les sources du bassin de la Seine qu'il est possible de conduire à Paris".

Belgrand recommandait 1^o un apport supplémen-

taire d'eau de source de 200,000 mètres cubes par jour à Paris; 2^o la séparation des services de distribution en "service public et en service privé", et 3^o l'établissement d'une double canalisation.

On se mit de suite à l'oeuvre pour exécuter ce programme.

On fit le forage du puits artésien de Passy — petit Square Lamartine — pour alimenter les lacs et les ruisseaux du Bois de Boulogne. Les travaux durèrent 5 ans et coûtèrent à forfait 350,000 francs pour un débit de 6,000 mètres cubes.

La Dhuis, affluent secondaire de la Marne, fut dérivée au coût de 18,000,000 de francs, et amenée à Paris par un aqueduc de 131,162 mètres. Son eau est excellente.

En 1868 on commença l'aqueduc de la Vanne, qui débite 80,000 mètres d'eau provenant de sources captées entre Sens et Troyes, et à 173 kilomètres de longueur du point terminal au réservoir du parc de Montsouris.

Il y avait, à la mort de Belgrand, en 1878, pour laver, embellir et abreuver Paris, 370,000 mètres cubes d'eau, dont Arcueil et les puits artésiens, la Dhuis et la Vanne donnaient 129,000 mètres d'eau de source ou filtrée, et l'Ourcq, la Seine et la Marne 243,000 mètres d'eau non potable.

Mais dès 1881, il y avait une telle disette d'eau qu'il fallut chercher ailleurs et mieux encore; l'apparition du choléra aidant, on décida l'adduction de l'Avre, dont l'aqueduc est de 102 kilomètres et se décharge à Montretout à 107 mètres au-dessus du niveau de la mer! : il a coûté 36,000,000 de francs et il donne 100,000 mètres d'eau par jour, avec, au besoin, une capacité totale de 150,000 mètres.

Il y a aussi l'aqueduc du Loing et du Lunain, qui capte les eaux de sept sources dans le département de Seine-et-Loir, et aboutit, après un parcours de 73 kilomètres, à Fontainebleau, où il s'accroie à l'aqueduc de Vanne. Il a coûté 23,000,000 de francs; ses conduites ont 2 mètres 50 de diamètre, plus de 7½ pieds!

A part ces aqueducs il y a les "établissements de filtrage", à St Marc, sur la Seine, qui fournissent 60,000 mètres d'eau potable par 24 heures.

L'alimentation de Paris en eau comprend, en résumé: 1^o le service privé; 2^o le service public.

Les eaux de source, destinées aux usages domestiques, captées au loin, amenées très fraîches dans des réservoirs spéciaux, par des aqueducs couverts et dans les appartements par des conduits appropriés, viennent de la Dhuis, de la Vanne, de l'Avre, du Loing et du Lunain. Il n'est guère possible



L'Hôtel-de-Ville

qu'ainsi puisées, conduites et mises en des réservoirs spéciaux, elles soient contaminées. Ce sont les eaux du service privé.

(A suivre)

G. Nantel

PROPOS DE MONTREALAIS

"Ah! monseigneur, si vous saviez comme nous sommes pris les jours de pluie! Tenez, ça fait bien deux heures que je n'ai pu avoir une minute de relâche!"

C'étaient là des paroles graves, dans la bouche d'un employé du pays de Montréal; c'est en effet, un gardien de notre voirie qui les prononçait et il les prononçait avec un tel accent de conviction, que mon ami et moi, ne pûmes faire autrement que de le croire sur l'honneur. Il n'y a, d'ailleurs, rien qui s'oppose à ce qu'un humble ouvrier de la voirie montréalaise s'accorde le plaisir d'un court repos après deux heures d'un travail ininterrompu.

L'homme était fortement garanti contre l'effet de la pluie qui tombait du ciel et de l'eau qui formait inondation dans l'une des rues les plus "chic" de Montréal.

Nous nous crûmes obligés, en conscience, mon ami, grand payeur de contributions municipales, et moi qui, par métier, ai à rendre compte des affaires de mon pays, de soulager le pauvre homme.

Nous lui posâmes donc quelques questions, pour deux motifs, l'un absolument humanitaire qui était de lui procurer un court répit, tant mérité, et l'autre d'éclairer nos intelligences sur la nature même de son travail.

"Eh bien! oui, monsieur, c'est quand il pleut que nous avons le plus à faire, nous dit-il, en frappant ses grosses bottes caoutchoutées contre le rebord du trottoir et en secouant son couvre-chef et son grand paletot cirés avec la satisfaction d'être si peu trempé quand nous l'étions des pieds à la tête. On eut dit un canard sortant de l'eau qui a doucement glissé sur ses plumes sans y laisser la moindre trace désobligeante.

Notre homme, toutefois, avait évidemment peiné. Il luttait depuis les premières heures de sa journée contre l'un des plus abondants et des plus tenaces orages de pluie que j'ai vus. Les trous de la chaussée revêtue d'un asphalte assez jeune mais portant déjà les traces de la décrépitude et d'une sénilité précoce, avaient retenu les eaux en des réservoirs fangeux débordant maintenant, pour former une espèce d'étang qui gagnait vite sur le brave égoutier si celui-ci avait le malheur de cesser son travail.

Armé d'un long balais en forme de brosse il était obligé de pousser vers la bouche d'égout l'eau qui venait se ramasser dans la partie la plus basse de la chaussée. Et la bouche d'égout se trouvait plus haut placée, comme en amont de ce ruisseau civique!!

"Eh l'ami! y a-t-il bon nombre de vos compagnons qui font comme vous, les jours de pluie?"

"Pas mal, allez, monsieur, répondit-il d'un air assez navré.

Nous nous séparâmes, contents de sa bonhomie et lui, sans doute, satisfait de ses lucides explications. Mon ami et moi, sautâmes comme nous pûmes, par dessus la mare réfractaire à l'écoulement automatique et devînmes quelque peu rêveurs.

Nous parlâmes longuement, mon ami, des lois de la gravitation qu'il adore traiter comme de toutes les choses de la philosophie, physiques et métaphysiques, et me rappelant un vieux traité de droit, je lui dis avoir lu quelque part que le domaine inférieur doit recevoir les eaux du domaine supérieur.

Or, qu'y a-t-il de plus inférieur dans une cité que les canaux d'égouts souterrains, et à la surface des rues de cette même cité, qu'y a-t-il de moins supérieur que les bouches conduisant à son système d'égouttement.

Mon ami réussit à me convaincre, et mes raisonnements ne lui parurent pas dépourvus de bon sens.

S'il fallait redécouvrir ces grandes lois de la nature, pour l'usage des ingénieurs de la cité, et si nous finissions par voir, un jour, ici, dans la métropole même du Canada, notre système d'égouts remplir ses fonctions sans contrainte et les eaux du ciel et d'arrosage avec leurs boues et leurs fumiers décomposés, s'y engouffrer, toute seules, naturellement, ne serait-ce pas drôle?

JEAN RIS.
Du pays de Montréal

* * *

Par ce temps de rage automobiliste, nos chauffeurs liront avec un certain profit le petit entre-filet suivant:

Au sommet de la côte d'Alderley, dans le Chesbire (Angleterre) est placé un poteau indicateur vraiment macabre.

Entre deux écriteaux, portant l'un, celui d'en haut, la mention:

To cyclists,
this hill is dangerous.

et l'autre:

A stretcher may be obtained at the
hurst cottage below, when required.

se trouve un troisième écriteau orné d'une tête de mort et de deux tibias entrecroisés. C'est gai et encourageant. Complétons cette authentique anecdote en donnant la traduction des deux avis: "Cyclistes, cette descente est dangereuse. Un brancard sera délivré, sur demande, à la maison située plus bas dans la côte!"